
Le Folgoët, sanctuaire d'exception

Yvon Tranvouez



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/5742>

DOI : 10.4000/abpo.5742

ISBN : 978-2-7535-8091-6

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2020

Pagination : 202-204

ISBN : 978-2-7535-8090-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Yvon Tranvouez, « *Le Folgoët, sanctuaire d'exception* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 127-2 | 2020, mis en ligne le 30 juin 2020, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/5742> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.5742>

© Presses universitaires de Rennes

Lucas, et, enfin, le Parlement de Rennes, saisi en appel par le corps politique de la paroisse de Ploubezre. Ce chapitre, ainsi que la troisième partie détaillant chacune des procédures, permet de cerner comment une affaire chemine pour des justiciables ordinaires. Attentif aux préoccupations contradictoires des protagonistes, l'auteur éclaire les étapes, la durée et les enjeux des actions judiciaires, ainsi que les différentes catégories d'interlocuteurs rencontrés et, élément crucial pour de petits plaignants, les implications financières. Pour mettre en perspective l'expérience de Julienne Gourvil et sa capacité à agir pour défendre avec succès ses intérêts, l'auteur aurait pu davantage tirer parti des travaux récents qui interrogent sous l'angle du genre le groupe des domestiques, celui des femmes seules, ainsi que la marche de la justice. Le cœur de cette recherche, cependant, se trouvait ailleurs, il s'agissait de sortir de l'ombre des acteurs et actrices ordinaires des campagnes trégorroises, d'éclairer leurs trajectoires sociales et leur insertion dans un cadre paroissial capable de se mettre en mouvement pour préserver les intérêts moraux et pécuniers de la communauté – autant d'objectifs pleinement accomplis par Christian Kermoal, au terme d'une enquête originale, qui parvient à restituer une part de ces microcosmes villageois, si difficiles à approcher par l'archive.

Solenn MABO

ÉLÉGOËT, Louis et PROVOST, Georges (dir.), *Le Folgoët, sanctuaire d'exception*, Spézet, Coop Breizh, 2019, 224 p.

Un « beau livre », comme on dit, et en effet l'iconographie est abondante et superbe, mais il ne faudrait pas en prendre argument pour se dispenser du texte, car celui-ci, enrichi de cartes très utiles, périmé et remplace enfin la littérature édifiante dont il fallait se contenter jusque-là. L'édifice (successivement église collégiale, chapelle d'hôpital, église paroissiale et, tout récemment, sanctuaire diocésain, mais jamais basilique, contrairement à une légende tenace qui flatte les Léonards) étant confié aux plumes expertes de Philippe Bonnet pour son étude d'ensemble et de Louis Chauris pour la place éminente qu'y tient la pierre de kersanton, les auteurs se sont partagé le reste, c'est-à-dire l'histoire de l'exceptionnelle scène politico-religieuse que constitue Le Folgoët : Georges Provost s'est chargé des quatre chapitres qui mènent des origines à la Révolution ; Louis Élégœt a pris le relais du début du ^{xix}^e siècle jusqu'à nos jours. Au début, un pèlerinage local, dont on sait peu de choses, brusquement exhaussé par les Montfort, après la guerre de Succession, au rang d'emblème de la pacification bretonne : ce sont les ducs Jean IV, à la fin du ^{xiv}^e siècle, et surtout Jean V, au début du ^{xv}^e siècle, qui fondent véritablement le sanctuaire du Folgoët en le dotant généreusement. « Jean V, résume Georges Provost, sut se greffer sur un culte en plein essor, en accompagner le développement et en engranger les bénéfices symboliques » (p. 53). La faveur ducale puis royale, les avantages accordés par Rome (à défaut d'indulgences plénières, les pèlerins bénéficient à partir de 1555 d'une réduction de peine de Purgatoire de 6 990 années, contre seulement 100 jours – une misère ! – trente-cinq ans plus tôt), mais aussi la construction légendaire des origines grâce à la captation sans vergogne, par les religieux de service, le carme (Cyrille Le Pennec) et le dominicain (Albert le Grand), de la légende de Salaün le fou, qui avait ses racines à Landévennec, assurent au Folgoët un âge d'or qui correspond également à celui de l'économie de la région et se manifeste dans les foires qui se tiennent au moment des pardons. La fortune se retourne lorsque, en 1681, Louis XIV demande aux jésuites de faire du Folgoët le

séminaire des aumôniers de marine, projet qui tourne court, ledit séminaire étant rapatrié à Brest dès 1687, mais qui laisse les lieux dans un relatif abandon, jusqu'à ce que, après l'expulsion des jésuites du royaume sous Louis XV, l'on y installe, en 1767, un hôpital militaire dont les pensionnaires ne contribuent pas à rehausser le niveau spirituel de l'endroit. Le pardon décline; la foire aussi, du fait du marasme du Léon à la fin du XVIII^e siècle.

Après la Révolution, pendant laquelle la chapelle, vendue comme bien national, échappe de peu à la destruction qu'aurait entraînée la vente à la découpe de ses pierres (ce qui advint à la même époque à l'abbaye de Landévennec), le salut du Folgoët tient à son érection en paroisse en 1829. Mais sa relance doit tout, ou presque, à l'action énergique de son troisième recteur, Jean-Marie La Haye, en poste de 1859 à 1882. Surfant sur la conjoncture mariale liée aux apparitions (Rue du Bac, 1830; La Salette, 1846; Lourdes, 1858; Pontmain, 1871; Pellevoisin, 1876) et à la définition du dogme de l'Immaculée Conception (1854), La Haye s'emploie à obtenir le couronnement de la Vierge du Folgoët. Il n'y réussit pas, malgré le succès du grand pardon de mai 1873 : 40 000 pèlerins présents pour cette variante léonarde des grands rassemblements catholiques du temps de l'ordre moral et chantant pour la première fois à cette occasion le cantique *Patronez douz ar Folgoad*, promu bientôt hymne national du Léon. C'est seulement en 1888 que 60 000 personnes assistent au couronnement de la statue, enfin accordé après l'efficace lobbying exercé, lors d'un voyage romain en 1887, par l'abbé François Roull, principal du collège Saint-François de Lesneven et mentor du clergé léonard. S'ensuivent huit décennies de succès croissant : la jauge moyenne du grand pardon annuel, le 8 septembre, serait passée de 15 000 pèlerins dans les années 1890 à 20 000 au début du XX^e siècle, 30 000 dans l'entre-deux-guerres (la grande époque du recteur Jean-Marie Guéguen) et jusqu'à près de 50 000 dans les années 1950 ! Ces chiffres impressionnants (même s'ils sont comme on dit, ceux des organisateurs, et s'il faut sans doute les nuancer à la baisse) s'expliquent en partie par le développement des moyens de transport – train à la fin du XIX^e siècle, automobile au XX^e siècle. Mais ils tiennent surtout à la puissance symbolique du Folgoët. Le sanctuaire devient le lieu des grands rassemblements où les fidèles du Léon, unis derrière leurs prêtres et leurs élus, expriment le combat d'un catholicisme rallié à la République mais dressé contre sa déclinaison laïque. On avance la présence de 50 000 hommes le 8 décembre 1924 contre les projets laïques du Cartel des Gauches (40 000, selon l'estimation de Denis Cloarec, dont le travail sur les manifestations catholiques de ce temps est malheureusement absent de la bibliographie, mais, en toute hypothèse, des « hommes » : la précision est importante quand on sait que ce sont généralement les femmes qui font nombre dans les masses catholiques; et il faut comparer ce chiffre à celui de Quimper la veille : 20 000 seulement, ou 18 000 selon Cloarec, la Cornouaille a la mobilisation molle). On aurait même atteint 80 000 personnes, hommes et femmes, en 1950 pour la défense de l'école libre : le chiffre correspond au maximum relevé par ailleurs lors du grand pardon de 1938, pour le cinquantenaire du couronnement.

Cette signification politique est sans doute ce qui fait du Folgoët un « sanctuaire d'exception », comme l'affirme le sous-titre. Du XIV^e au XVII^e siècle, elle se résumait dans la formule prêtée par la légende à Salaün le fou, « *ni Blois, ni Montfort* », qui exprimait la nécessaire réconciliation après les conflits, guerre de Succession d'abord, guerres de religion ensuite. Mais à l'époque contemporaine, du moins jusqu'aux années 1950, Le Folgoët tire aussi sa singularité de quatre autres caractéristiques. C'est un sanctuaire communautaire, la capitale du Léon – ce serait un pléonasme d'ajouter « catholique ». On y vient en procession paroissiale, bannières en tête, plus qu'en pèlerinage individuel et c'est sans doute ce qui différencie

Le Folgoët de Rumengol, plus propice à la piété personnelle ou familiale. C'est un sanctuaire clérical (600 prêtres au couronnement de 1888, 600 encore au pardon de 1938 : allez chercher cela aujourd'hui!) où la religion « populaire » décriée ensuite par les prêtres d'hier (ceux de Vatican II) n'est rien d'autre que celle promue par ceux d'avant-hier. C'est un sanctuaire austère, avec une foire adjacente au pardon mais sans fête foraine parce que la municipalité s'y oppose, craignant ivrognerie et débordements. Le Folgoët, c'est « *Lourdes avec l'ordre en plus* », écrit en 1909 *La Semaine Religieuse* du diocèse. Même la statue y concourt : en 1888, on choisit de couronner une sombre statue hiératique en kersanton (aujourd'hui désignée communément comme la Vierge noire du Folgoët) plutôt que celle, en bois peint coloré, de style Renaissance, qui avait la faveur des fidèles. C'est enfin un sanctuaire romain, qui parle breton parce que c'est encore la langue des campagnes et qu'elle fonctionne comme rempart face aux méfaits de la modernité, mais qui – à la différence de Sainte-Anne-d'Auray – reste assez indifférent à la cause bretonne : *Breiz* n'y est jamais qu'un instrument subalterne au service de *Feiz*.

Depuis les années 1960, tout a changé. Le recul du Folgoët depuis lors est aussi avéré que difficile à mesurer et à expliquer exactement. La décrue est déjà suffisamment marquée en 1969 pour que l'on estime nécessaire à ce moment de déplacer la date du pardon au premier dimanche de septembre, ce qui montre bien que la transformation des campagnes y est pour quelque chose, mais la chute tient aussi à ce que la religion populaire est alors dénigrée par un clergé conciliaire soucieux de foi « authentique » et qui s'apercevra un peu tard qu'on ne touche pas impunément aux rites et aux usages. À quoi s'ajoute sûrement la crise du sacrement de pénitence, récemment analysée par Guillaume Cuchet. Louis Élégoët rappelle qu'à la grande époque des années 1930, dans la nuit du 7 au 8 septembre, « de 22 h à une heure du matin, on confesse, sans discontinuer, en huit confessionnaux, puis en quatre, de une à 5 heures, alors que huit sont à nouveau en service de cinq à dix heures » (p. 126). C'était la grande lessive des âmes. Mais que signifie encore un pardon quand on ne croit plus au péché ni à l'enfer ? En 1986, la fréquentation n'est plus que de 25 000 personnes, deux fois moins que trente ans plus tôt (dans le même intervalle, on est passé en Léon de 80 % à 20 % de messalisants). Il y aurait aujourd'hui quelque 10 000 pèlerins, d'après Louis Élégoët, qui s'est fait observateur en immersion en 2016 et 2017 : c'est encore beaucoup mais les plus de 65 ans sont nettement majoritaires. Si léger regain il y a, c'est pour les *Pemp sul*, le pardon des cinq dimanches de mai, moins « touristique » que le grand pardon de septembre et donc plus attractif pour ceux que Yann Raison du Cleuziou appelle les « observants », parmi lesquels, ici, une frange de militants du breton qui parient sur l'investissement d'un sanctuaire qui eut longtemps peu de considération pour eux.

Yvon TRANVOUEZ

RINGER, Hugo, *Boulevard des étrangers*, adapté et annoté par Ronan Richard, Saint-Brieuc, Les Archives dormantes, 2018, 237 p.

C'est un document rare – sans être unique – que proposent les Archives dormantes, petite maison d'édition briochine : les carnets tenus par Hugo Ringer durant les vingt premiers mois de sa captivité en France, en tant qu'interné civil, d'août 1914 au printemps 1916. Né à Lodz en 1880, le peintre, venu en France avant-guerre, est surpris par les événements de l'été 1914 à Amiens, où il s'est installé.